

## Le Fatal Exorcisme

Il importe de savoir, pour l'intelligence de cette sombre et véridique histoire, qu'au début de l'automne, un berger pyrénéen du nom de Guilhem était descendu de la montagne avec son troupeau de chèvres et s'était fixé, pour l'hiver, à Cantococut-en-Gascogne.

Le jour, il laissait à travers les haumes ou le long des talus pacager ses bêtes dont il allait vendre le lait à la ville; le soir, il trouvait un asile, ici ou là, payant de quelques fromageons l'hospitalité d'une nuit.

Guilhem, avec sa tignasse délavée sous le petit béret brun, ses pantalons de gros cadis et sa blouse de toile grise, était un incomparable joueur de flûte.

Certains arbutus des haies et des bois lui fournissaient ses instruments qu'il fabriquait lui-même à l'aide d'un grossier couteau de poche, tannant à coups de manche l'écorce tendre, forant ensuite les trous et biseautant avec minutie l'embouchure. Quand il l'appliquait à ses lèvres rasées—qui étaient, à l'ordinaire, fort avares de paroles—et que ses doigts se mettaient à sautiller, lents ou pressés selon le rythme, ce taciturne tirait de sa rustique syrinx des airs à faire pleurer.

La jeunesse de Cantococut voulut bientôt apprendre de Guilhem l'art du divin Pan.

Le pasteur montagnard ne marchandait point ses leçons. On l'en récompensait en l'invitant partout, dans les métairies, aux réunions qu'égayait le pétilllement du vin nouveau.

Et le vin finit par jouer de méchants tours au chèvrier, trop longtemps gorgé de fades laitages pour ne point goûter sans modération le breuvage ardent des coteaux gascons. Il advint qu'on le ramassa presque chaque jour, ivre-mort, dans les fossés, cependant que le troupeau sans gardien errait à l'aventure.

Un après-dîner d'octobre, il avait pînté jusqu'au soir, en compagnie de Cadiche, qui délaissait un peu son violon depuis qu'il s'exerçait sur la flûte de Guilhem. Les chèvres étaient restées à brouter autour de l'église et il faisait déjà nuit quand le berger, titubant, essaya de les rassener.

A ce moment, Jep venait de sonner l'angélus. Mais, quand il redescendit du clocher, il ne prit pas garde qu'un bouc s'était introduit dans l'église par l'entre-bâillement de la grande porte, et, sans méfiance, il referma celle-ci à double tour.

Le lendemain matin, le jour n'était pas encore levé quand Jep revint sonner ses cloches.

Le bouc avait passé la nuit dans la maison de Dieu, confortablement installé sur le tapis qui recouvrait les marches du maître-autel. Lorsque la clef du sonneur grinça dans la serrure, l'animal se dressa sur son séant et fixa Jep, terrifié.

A la clarté tremblotante de la veilleuse qui éclairait faiblement le sanctuaire, ce bouc, il faut l'avouer, avait un aspect de bête apocalyptique à glacer d'effroi de plus courageux que Jep. Ses gros yeux rouges semblaient jeter des flammes, sa barbiche aux poils noirs s'agitait, menaçante, et ses cornes, ses longues cornes projetaient sur l'autel blanc l'ombre de leur fourche fantastique.

A demi mort de frayeur, Jep referma précipitamment la porte et courut au presbytère encore endormi.

—Monsieur le curé!... monsieur le curé, venez vite... Le diable est dans l'église!...

—Le diable dans mon église? Je pense que vous rêvez, Jep!

—Je suis bien éveillé, monsieur le curé! Je viens de le voir, debout devant le maître-autel!

—Ce n'est pas possible!

—Même qu'il a des cornes à embrocher un bœuf, et des pieds fourchus, et un air, je vous en réponds, pas commode du tout...

—Eh bien!... nous allons donc exorciser le diable, si diable il y a...

## Napoleon

On parlera de sa gloire

Sous le chaume, bien longtemps...

Le chansonnier a été prophète. Un siècle a passé depuis qu'à Sainte-Hélène le vainqueur d'Iéna s'est endormi de son dernier sommeil, et sa mémoire est plus vivante que jamais et son nom est sur toutes les lèvres. Non seulement en France, comme l'a écrit M. Raymond Poincaré, "chacun s'incline devant la mort, le génie et la gloire," mais dans les villes de Rhénanie comme sur les rives de la Tamise, il sera commémoré ainsi qu'en 1912 il le fut à Moscou par les vainqueurs de Borodino. "Cent ans après sa mort, Napoléon émeut les cœurs et enflamme, d'un bout du monde à l'autre, les imaginations. Seule, la raison le juge. Elle discute ses conquêtes; mais elle salue son génie, fait de science et d'inspiration, de calcul et d'audace, de ténacité et de souplesse." Ce jugement de M. Barthou est celui de notre génération.

Que l'on célèbre le centenaire de la mort de Napoléon plus solennellement que le centenaire d'Iéna, c'est chose assez extraordinaire pour qu'elle mérite d'être soulignée.

Faut-il admettre que son souvenir fit peur à quelques-uns? Faut-il penser que l'on craignit, voici quinze ans, de porter ombraie à l'Allemagne qui, cependant, chaque Deux Septembre, célébrait le Sedanag—alors que Sedan ne fut pourtant que la défaite d'un souverain et d'une armée, non point l'effondrement d'une nation?

Il n'importe. Au surplus, cette apothéose d'une mort glorieuse dans son humiliation même ne souligne-t-elle point la grandeur de l'homme? Il n'est rien de sublime pour la postérité qui n'ait été marqué du sceau de la souffrance.

La souffrance! Qui la connut plus que Napoléon? Saint-Hélène, ce n'est pas seulement l'exil, la réclusion sur une terre médiocre, sous un ciel brûlant; ce n'est pas seulement la persécution mesquine et basse du vil géolier dont

Après s'être vêtu en hâte, le curé se munit d'un rituel où il rechercha les formules propices, d'un aspersoir qu'il humecta d'eau bénite, puis il se dirigea résolument vers l'église, suivi du sacristain affairé.

—Ecoutez-moi bien, Jep: vous me direz les répons. C'est très simple: quand je parlerai latin, vous répondrez "amen!" quand je parlerai français, vous direz "ainsi soit-il!"... Vous m'avez compris?

—Oui... oui, monsieur le curé!

—Tenez, commençons nos exorcismes... Vade retro, Satanas!

—Amen! répondit Jep.

—Fuyez, esprits immondes!

—Ainsi soit-il!

—Ab insidiis Diaboli, libera nos, Domine!

—Amen!...

L'aube blanchissait le ciel, de l'autre côté de l'Arrats.

La lumière du jour naissant rendait quelque assurance à Jep. Pourtant, quand il enfonça la clef dans la serrure de la porte derrière laquelle, pensait-il, le diable veillait toujours, sa main était encore toute tremblante.

—Passez le premier, monsieur le curé! fit-il à voix basse.

Le bouc, tiré, lui aussi, de son paisible sommeil, s'impatientait maintenant dans la solitude de l'église.

Aussi, quand le curé fit tourner la porte sur ses gonds, l'animal se précipita vers sa délivrance et, fonçant entre les jambes du prêtre, l'enleva sur ses puissantes cornes.

Une double clameur retentit:

—Le diable m'emporte! hurlait le curé. Le diable m'emporte!...

Et, fidèle, à sa consigne, Jep, cloué sur place, ne cessait pas de répondre, à tue-tête:

—Ainsi soit-il!... ainsi soit-il!...  
Edouard Dflac.

Wellington écrivit: "Sir Hudson Lowe était un choix détestable. Il manquait à la fois d'éducation et de jugement. C'était un sot qui ne connaissait rien du monde, et, comme tous les hommes qui ne connaissent pas le monde il était soupçonneux et jaloux."

C'était encore et surtout l'éloignement de Marie-Louise, l'éloignement de son fils; c'était l'éloignement de la France... La France passionnément servie, la France passionnément aimée. Combien sont à plaindre ceux qui refusent de croire à la sincérité de l'homme écrivant à la suite de son testament:

Ceci est un codicille de mon testament:

1o Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.

L'amour passionné de la France et de ses fils n'est pas niable chez le chef d'Etat qui formula ce vœu admirable: "Je veux que le titre de Français soit le plus beau, le plus désirable sur la terre, que tout Français voyageant en Europe se croie, se trouve toujours chez lui."

Pour la France il combattait par les armes. Pour la France il se fit législateur. On peut élever une protestation contre ses guerres perpétuelles et coûteuses: qui oserait affirmer qu'elles ne lui furent point imposées dans le temps même où il désirait la paix davantage? Nous connaissons la perfidie de certains pacifistes, les intrigues savamment ourdies et les fausses apparences.

Lorsqu'il revint d'Egypte et que, sur le vœu des hommes les plus sages et des Français les meilleurs, il usa de son épée pour chasser les jouisseurs et les profiteurs du désordre, n'avait-il pas souci de fonder la paix? Ne fut-il point, en 1805, provoqué par l'Angleterre, par l'Autriche, par la Russie? en 1806 par la Prusse et la Russie? en 1809 par l'Autriche et l'Angleterre?... Lorsqu'au début de 1814 il s'efforça de conclure la paix, lorsqu'au retour de l'île d'Elbe il déclara sa volonté pacifique, quel droit avons-nous de douter de lui? Il avait remporté des lauriers plus glorieux que ceux de tous les conquérants dont l'Histoire a conservé les noms. Il avait un génie organisateur qui s'est affirmé dans les domaines les plus divers. Au lendemain de la naissance du roi de Rome, comment aurait-il pu désirer la guerre?

Au témoignage de Las-Cases, il aurait, le premier mai 1816, prononcé sa propre apologie en des termes qui valent d'être rapportés:

J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos. J'ai dessouillé la Révolution, annobli les peuples et raffermi les rois. J'ai excité toutes les humiliations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire! Tout cela est bien quelque chose! Et puis, sur quoi pourrait-on m'attaquer qu'un historien ne puisse me défendre? Serait-ce mes intentions? Mais il est au fond pour m'absoudre. Mon despotisme? Mais il démontrera que la dictature était de toute nécessité. Dira-t-on que j'ai gêné la liberté? Mais il prouvera que la licence, l'anarchie, les grands désordres étaient encore au seuil de la porte. M'accusera-t-on d'avoir trop aimé la guerre? Mais il montrera que j'ai toujours été attaqué; d'avoir voulu la monarchie universelle? Mais il fera voir qu'elle ne fut que l'œuvre fortuite des circonstances, que ce furent nos ennemis eux-mêmes qui m'y conduisirent pas à pas; enfin, sera-ce mon ambition? Ah! sans doute, il m'en trouvera, et beaucoup, mais de la plus grande et de la plus haute qui fut peut-être jamais! celle d'établir, de consacrer enfin l'empire de la raison, et le plein exercice, l'entière jouissance de toutes les facultés humaines! Et ici l'historien peut-être se trouvera réduit à devoir regretter qu'un telle ambition n'ait pas été accomplie, satisfaite!

## LA PROPAGANDE ALLEMANDE EN ALSACE

L'incessante propagande que les Allemands font en Alsace et en Lorraine vient de s'enrichir d'une forme nouvelle mande-t-on de Strasbourg au "Temps." Ce sont maintenant des officiers qui écrivent à des hommes qui ont servi sous leurs ordres. Ils se rappellent à leur bon souvenir, évoquent les excellentes relations qu'ils ont eues ensemble et les invitent à entrer en correspondance avec eux. Faute de connaître parfois l'adresse de ces anciens militaires, ces messieurs envoient leurs lettres sous le couvert des maires. Jusqu'à présent, cet amorçage n'a pas donné de résultats appréciables, du moins conformes aux désirs de ces officiers. Leurs anciens subordonnés, qui n'ont pas oublié les Franzosenkopt, Wackes, Schweinehund et autres aménités dont leurs supérieurs les régalaient jadis, se sont bornés à porter à la connaissance des autorités les agissements en question.

Mieux encore, le grand état-major allemand adresse à des maires du Bas-Rhin des questionnaires statistiques et autres; puis il pose des questions très précises, concernant les anciens sous-officiers ou soldats X, Y, Z, avec prière de faire savoir s'ils sont bons "au point de vue national," et s'ils offrent toutes les garanties voulues pour être admis dans la "Schupo" (Schutzpolizei).

### CONSTATATION

Lorsqu'une jeune fille jette un jeune homme à la porte il se trouve toujours une autre jeune fille pour lui jeter une ceinture de sauvetage.

L'erreur serait de rapetisser Napoléon à notre mesure et de discuter de lui dans le plan de nos ordinaires préoccupations.

Les maîtres de la pensée humaine l'ont jugé: "De tous les hommes le plus grand," disait lord Byron; "Notre dernier grand homme," déclarait Carlyle —et l'Allemand Goethe, s'inclinant devant la puissance et la diversité de ce génie, proclamait: "Napoléon grandira à mesure qu'on le connaîtra mieux."

A la vérité, il ne peut pas grandir: tout dans sa vie et jusque dans sa mort fut exorbitant des proportions humaines, et son retour à la foi chrétienne la plus réfléchie également, dans la triste demeure de Longwood, est non moins étonnant que la conclusion du Concordat.

En ce jour anniversaire d'une agonie et d'une mort qui furent, autant qu'il en pouvait être humainement besoin, la rançon d'une vie si multiple qu'elle défie le jugement, les Français doivent, semble-t-il se souvenir surtout qu'il fut le plus grand de leur race et de leur histoire, que jamais homme ne consacra plus complètement à la patrie des facultés plus hautes, que devant le monde entier et devant la postérité, il apparait comme le génie même de la nation française, et aussi qu'envers les humbles, envers ses grognards, ses "Marie-Louise" ou la vieille grand-mère du chansonnier il fut toujours affectueux et simple.

Bonapartistes ou républicains, royalistes ou socialistes, tous nous aurons, en ce jour, une pensée pour celui qui demeura, dans les siècles des siècles, le grand Empereur:

Sire, vous reviendrez dans votre capitale, Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,

Trainé par huit chevaux sous l'arche triomphale,

En habit d'empereur!

Par cette même porte, où Dieu vous accompagna,

Sire, vous reviendrez sur un sublime char,

Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne,

Et grand comme César.

L'hommage de Victor Hugo, saluant le retour des cendres, peut être souscrit par tous les Français.

JOSEPH DENAIS,